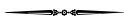


CASINO

FRANK DE BONDT



CASINO

roman



BUCHET ❁ CHASTEL

© Libella, Paris, 2013.
ISBN : 978-2-283-02641-0

*Il faut se prêter aux autres et
se donner à soi-même.*

Montaigne

À Flora et Mila

1

Je ne fais pas grand-chose. Pour ainsi dire rien. *No job* est ma devise.

– Tu ne t’ennuies donc jamais? me demandait-elle parfois.

– Je vous ai, non? était ma réponse étonnée.

Madame Viviane m’occupait assez pour que je trouve sa question sans objet et même déplacée. « Voilà ton bakchich! » faisait-elle au moment de nous séparer sur le pas de la porte. Sa remarque n’avait rien de méchant, il fallait y voir de l’humour. J’attendais qu’elle ait introduit sa clé dans la serrure, que le battant ait claqué et que la lumière ait jailli dans le vestibule (on pouvait le vérifier à travers le carreau au-dessus de la porte). À cet instant, ma mission s’achevait. Mission est un terme

surdimensionné, mais c'est le mot qu'elle a utilisé lors de notre premier échange.

Dame cherche personne de confiance possédant savoir-vivre. L'annonce scotchée sur la caisse enregistreuse de la boulangerie était suivie d'un numéro de téléphone. D'abord je ne me suis pas senti concerné. Mais trois jours plus tard, je ne sais pas ce qui m'a pris, j'ai composé le numéro sur mon portable avant d'être revenu à la maison avec mon pain.

La dame en question voulait quelqu'un pour l'accompagner au casino trois soirs par semaine – les mercredis, vendredis et dimanches. Je devais juste marcher à côté d'elle, entrer avec elle, m'asseoir à sa droite devant la machine à sous, chercher un Martini dry au bar (en fait, deux, car j'avais droit aussi à une boisson), attendre qu'elle ait fini de jouer et la ramener chez elle à pied en lui offrant mon bras. « Tu es bien gentil, Archimède, mais j'ai peur que tu ne te lasses, mon garçon », disait-elle souvent.

On voit qu'elle ne me connaissait pas. Notre contrat fonctionnait pourtant bien. Un contrat tacite, car rien n'était signé.

Notre parole à tous les deux a suffi. Madame Viviane ne souhaitait pas laisser de traces de notre relation. Je ne l'ai jamais appelée Viviane comme elle me l'a suggéré. Je disais madame par respect. À cause de la différence d'âge sans doute. Sinon je n'avais aucune raison particulière de la respecter vu que par principe je ne respecte rien. Et surtout pas le travail.

Elle m'attendait derrière une colonne à miroirs biseautés. « C'est un petit travail que je vous demande », a-t-elle dit quand je me suis présenté, rasé et coiffé. Je déteste le mot travail qui sent mauvais. J'ai failli m'en aller sur-le-champ. Je suis resté assis à l'écouter, il faisait froid à l'extérieur et je n'allais pas refuser une bière. Le garçon était déjà là alors que je n'en étais encore qu'aux présentations. Il avait une longue figure et un regard si vide qu'on n'avait pas envie de lui commander un remontant. À la place du tenancier, je n'aurais pas embauché un serveur aussi rebutant.

D'emblée, elle m'a avoué que j'étais la troisième personne qu'elle recevait ce jour-là dans ce café. Les deux autres n'avaient

aucune chance. Pas assez disponibles à son avis. J'ai trouvé que c'était gonflé de sa part de me confier ce jugement qui ne regardait qu'elle. « Je prends mon temps, a-t-elle ajouté. Je veux la bonne personne. » Il m'a tout de suite semblé que c'était moi. Une intuition. Cette dame ne pouvait trouver plus inoccupé. Mais quand elle a parlé de mission, je me suis mis à flipper. Je ne me voyais pas en chargé de mission. Cela impliquait certainement une foule de responsabilités et de soucis. « Mission? ai-je relevé en fronçant les sourcils. – Si on veut... Je parle de mission, parce que les gens sont obsédés par les apparences, les titres et tout. Ils sont si vite froissés! Une mission, c'est respectable, vous comprenez? » J'ai saisi qu'il ne s'agissait d'une mission que pour la forme. L'unique contrainte consistait à être là. Un peu à la façon d'un chien. Nous sommes donc très vite tombés d'accord. Je pouvais commencer dès le lendemain, un vendredi.

À compter de ce jour, ma vie a changé mais pas tellement au fond. Ma nouvelle mission s'est peu à peu transformée en

routine et celle-ci s'est intégrée naturellement dans la routine générale de mon existence. Je n'ai jamais eu à me plaindre de madame Viviane. Une femme de parole, toujours à l'heure, toujours prête à mon coup de sonnette, pas une de ces femmes cyclothymiques comme il y en a tant. J'en ai fréquenté dans le passé. Alice, par exemple. Je sortais avec elle depuis deux ou trois mois lorsque je me suis rendu compte de ses sautes d'humeur. C'était devenu si flagrant que je me suis demandé pour quelle raison je n'avais rien remarqué auparavant. J'en ai parlé à mon docteur, un ancien camarade de classe, qui m'a tout de suite conseillé de laisser tomber cette relation. Il paraissait si sûr de lui, si radical dans son diagnostic, bien qu'il ne connût pas Alice, que je m'y suis résolu sans tarder.

Madame Viviane était dans la soixantaine, ce qui aurait pu ne pas arranger son caractère. Eh bien, non, elle était charmante avec moi, et aussi avec les employés du casino. Avec les autres personnes, en revanche, j'ignore comment elle se comportait. En réalité, je la jugeais uniquement

dans le cadre la mission qui m'était confiée et qui ne dépassait jamais neuf heures par semaine au grand maximum. La totalité du temps restant m'appartenait et cela m'en laissait suffisamment pour ne rien faire. Jouir du temps vide est une forme de provocation.

Tout a commencé le jour où ils ont mis fin à mes fonctions. Ils ne voulaient plus de moi. Mon envie de travailler s'est alors envolée. On ne peut d'ailleurs pas parler d'envie. Personne ne désire vraiment s'astreindre à une tâche et supporter les contraintes d'un emploi, sauf peut-être ceux qui parviennent à se vendre très cher. Comme les dirigeants et les putes de luxe. Si le travail était si attirant, les vacances n'auraient pas un tel succès. Les gens souhaitent surtout prendre du bon temps, ce qui est incompatible avec le travail. Mais les manitous ont eu l'idée de contraindre les individus à être employés pour avoir droit à quelques moments de loisir par-ci par-là. Malin!

Lorsque tout le monde ou presque a pris sa place dans cette organisation, certains ont pensé, vu la réussite de l'opération, qu'il serait astucieux de faire un geste en faveur des personnes qui en étaient exclues temporairement ou qui ne pouvaient répondre à l'attente à cause de quelque handicap ou d'une malformation physique ou mentale. Ils ont instauré alors un système d'assistance sociale qui a lui-même fourni du travail à un nombre sans cesse croissant de personnes. Si bien qu'à force de se perfectionner et d'être sollicité, il a fini par devenir l'une des plus grosses affaires du pays quand on additionne ses agents, plus ou moins compétents et qualifiés, et ses clients plus ou moins démunis.

Passer d'un bord à l'autre est un jeu d'enfant. Il suffit d'être remercié et de remplir quelques papiers pour se libérer du monde du travail en voie de sous-développement, malgré l'agitation des syndicats, et pénétrer dans celui bien plus confortable de l'oisiveté. À condition de savoir éconduire les solliciteurs et congédier ses ambitions. Nos besoins sont les alliés du labeur.

C'est sûr aussi qu'il est plus commode de renoncer lorsqu'on dispose d'un salaire de rien du tout. Un coup de pouce et c'est gagné!

Avant d'être viré, j'étais commercial. Et avant d'avoir été brièvement dans la vente, j'étais diplômé en philosophie (je n'ai d'ailleurs pas cessé de l'être puisqu'on l'est à vie). Mais une maîtrise de philosophie n'est d'aucun secours. Il n'est pas indiqué dessus *Bon pour un emploi*. Cela vaut à son propriétaire à peine une once de considération auprès des vieilles personnes.

Employé par la société BCM, je sillonnais le Nord-Ouest, ma zone comme ils disaient, vu que le marché national était découpé en six tranches. Je proposais des douchettes économes en eau à une clientèle à conquérir, car le produit était nouveau. J'avais un fixe et des primes qui constituaient ma « part variable ». En réalité, elle ne variait guère, parce qu'elle avait été calculée sur un volume de ventes placé assez haut pour être presque inaccessible. C'est là que je m'étais fait avoir. De cette façon, je ne pouvais entrer dans mon champ

de primes qu'à la fin du mois, vers le 27 ou le 28, et la plupart du temps jamais. Le mois suivant, je repartais à zéro. Pour BCM, la formule était censée être très motivante. « Plus vous bossez, plus vous gagnez, c'est simple », avait dit le gérant du Nord-Ouest qui allait, en gros, de Dunkerque à Brest. Un secteur en plein développement où les opportunités étaient nombreuses, selon lui. En somme, j'avais de la chance d'avoir hérité de cette zone. J'ai hésité à demander ce qu'il était advenu de mon prédécesseur.

Dès le début, ça n'a pas marché comme BCM le souhaitait, mais j'ai eu droit à un délai de rattrapage. On m'accordait une seconde chance. La vente, m'a dit un collègue compatissant, c'est comme le tennis, il faut entrer à fond dans la partie. J'avais du mal à me familiariser avec le produit et surtout avec les techniques de vente. Rien que d'avoir à pousser la porte d'un magasin me mettait dans tous mes états. Ensuite m'avancer, l'air avenant, avec une démarche professionnelle, en affichant un sourire à la fois conquérant et déférent, était pour moi

un calvaire. Je me sentais terriblement gêné, embarrassé par mes bras, par mes pieds et par cette mallette siglée BCM qui ne me lâchait pas. Les magasiniers, j'en suis sûr, me repéraient de loin. « Tiens, v'là le connard avec ses douchettes de merde ! » (Et ces hommes hilares ignoraient encore que BCM s'apprêtait à me confier ses nouveaux W.-C. lavants.) Tous les lundis matin, l'enfer m'attendait en bas de chez moi.

Ma seconde chance a duré huit semaines. En fait, six. Comme tout semblait plié, j'ai passé les deux dernières semaines à tourner en rond à Saint-Malo et dans ses environs. Des fois, je ne quittais pas ma chambre du Formule 1. De toute façon, il n'y a rien à voir dans les parages d'un Formule 1. Que des routes, des parkings, des zones industrielles, quoiqu'il n'y ait plus guère d'industries, dit-on. « Encore vous ! Je vous ai déjà dit que je n'ai ni le temps de discuter ni l'envie d'étendre mon linéaire de douchettes... » C'est la phrase qu'on m'a envoyée à la figure lors de ma dernière visite en tant que représentant de BCM. Ce genre de remarque était courant. Je

répondais, confus : « Comme il vous plaira... À une prochaine fois, monsieur. » La fois suivante, c'était pire. Je sais que j'aurais dû me montrer plus agressif, trouver les mots qui transforment un climat hostile en empathie.

Au lieu d'admettre mes erreurs au moment de rendre des comptes à mon supérieur, j'ai fait cette suggestion malheureuse en usant en plus d'une tournure désastreuse : « Il m'est apparu que si notre douchette a quelques difficultés à trouver son marché, c'est peut-être sur le produit que nous pourrions songer à nous pencher. » La riposte de l'adjudant (on le surnommait ainsi, parce qu'il était retraité de l'armée) a été cinglante. Une vraie rafale dont je ne me suis pas relevé. « Espèce de petit crétin, vous croyez qu'on vous paie pour émettre des doutes sur la fiabilité de notre produit phare? Avez-vous oublié que ce produit a été distingué à la foire de Hanovre, fréquentée, figurez-vous, par la crème des experts industriels mondiaux? Mais pour qui vous prenez-vous? Vous n'allez pas apprendre leur métier à nos

ingénieurs? Je rêve! » Il était exclu que je puisse encore m'en sortir et d'ailleurs la volonté d'y parvenir avait fait place depuis longtemps à celle d'échapper pour toujours à BCM.

Le directeur régional a pris son téléphone et appelé devant moi un certain Clause ou Cloos pour qu'il calcule sur-le-champ ce que la société me devait (si tant est qu'elle me doive encore quelque chose, ai-je pensé) et rédige la lettre classique d'accompagnement. Pendant que nous attendions le résultat, il a soudain changé de ton pour me confier « en toute honnêteté » qu'il ne me voyait aucun avenir dans la vente. « Dommage, a-t-il dit, la France manque de vendeurs. C'est aujourd'hui l'un de ses gros gros problèmes. » Il s'est montré presque compatissant, car, à son avis, je ne devais pas m'en prendre à moi-même mais plutôt à l'école qui ne faisait pas son travail. À cet instant, j'ai cru qu'il allait pleurer. Il a extrait un Kleenex d'une boîte en carton posée sur son bureau, mais il s'est simplement mouché.

Avant que je n'émette un jugement malheureux sur l'adéquation entre la douchette BCM et le marché tel que je le sentais, mon compte était déjà réglé. « Ce que vous me ramenez est notablement insuffisant. » Insuffisant : le mot était sans appel. L'adjudant avait l'air furieux. Sa langue roulait dans sa bouche, provoquant un gonflement disgracieux des joues.

Tandis que ses doigts épais pianotaient sur le clavier de son PC, une fine pluie s'est mise à napper le carreau de la fenêtre qui ouvrait sur le parking. Il était à nouveau sur mon dossier et j'ai pensé qu'il allait peut-être constater son erreur. Mais, non, mon insuffisance n'avait pas disparu. Les chiffres étaient irréfutables. Ils me condamnaient. C'était comme si mon chef baissait le pouce.

– Votre salaire fixe, les charges sociales, vos frais et vos primes font, chaque mois, un total supérieur à votre chiffre d'affaires, vous comprenez ça? a-t-il lancé.

– Je n'ai jamais eu de prime, ai-je rappelé.

– Précisément... Je ne vous le fais pas dire. Pas de prime égale pour nous pas de résultats probants. Si nous ne versons pas de prime à nos commerciaux, nous perdons de l'argent!

C'était l'évidence même, quoique paradoxal. Je devais en convenir. Mes arguments auraient été balayés, car l'adjudant était prêt à démontrer, chiffres à l'appui, que d'autres commerciaux se débrouillaient mieux que moi, au point que la production ne pouvait pas suivre. Mieux valait éviter cette humiliation supplémentaire et Dieu sait quelle réplique cruelle. Je ne reconnaisais plus le monsieur qui m'avait embauché à l'essai après m'avoir chaleureusement serré la main et prié de m'asseoir en face de lui.

Une fois éjecté de la grande famille des BCM, j'étais autorisé à postuler un emploi de chômeur. Cette observation bienvenue m'a sauté à l'esprit pendant que je remontais l'allée F de la ZAC qui longeait l'auto-route. La pluie avait cessé, mais le roulement des pneus sur l'asphalte détrempe faisait comme un chuintement continu. Ce bruit

était insupportable, j'avais l'impression qu'il était annonciateur d'un cataclysme imminent. Plus tard, quand le chômage s'est occupé de moi, j'ai compris que ce bruit si particulier était seulement celui d'une société en marche, ce qui m'a amené à apposer une affichette sur la vitre arrière de mon auto afin de signaler qu'elle était à vendre.

Sans mon véhicule – les gendarmes prennent un malin plaisir à utiliser ce mot hideux –, mon existence s'est allégée. Une lourde charge s'était volatilisée et du coup je me suis retrouvé plus à l'aise à la fin du mois.

– J'ai absolument besoin d'un véhicule pour décrocher un emploi, m'a dit la jeune fille qui m'attendait, appuyée contre la portière, sur le parking du supermarché.

Elle avait repéré l'affichette. Nous avons parlé pendant que je transvasais mes achats du Caddie dans le coffre de ma Peugeot. « Elle me plaît. C'est ce genre de petite auto pratique que je cherche, mais elle est un peu chère... Je veux dire que le prix dépasse mon budget, vous comprenez? »

J'ai senti qu'un geste de ma part serait apprécié, d'autant que j'avais l'intention de m'en débarrasser au plus vite.

Vêtue d'un court blouson en cuir et d'un jean extraslim enfoui dans des bottes style trappeur, la fille m'était sympathique. Qu'elle souhaite se lancer sur le marché du travail m'a donné envie de l'encourager. « Nous pouvons peut-être nous entendre », ai-je suggéré. Nous avons d'abord fait un tour dans le quartier afin qu'elle puisse se rendre compte de l'état général de la voiture qui, malgré ses 87 000 kilomètres, n'avait jamais lâché son deuxième propriétaire. Je n'avais eu à déplorer que le blocage d'une serrure et des craquements de portières inhérents à la production automobile nationale. « Par les temps qui courent, acheter français est un comportement plus civique, non? » ai-je dit pour la prévenir d'éventuels désagréments. Elle partageait mon avis, car elle était bien placée pour savoir qu'être condamné au chômage détruisait un être humain.

Nous sommes tombés d'accord sur un prix inférieur de mille euros à mes

prétentions initiales (ce qui, après coup, m'a paru excessif) et c'est alors seulement qu'elle a voulu savoir pour quel motif je vendais mon « véhicule ». « Je rêve depuis longtemps d'une voiture plus puissante », ai-je menti. Cet aveu a suffi pour l'impressionner. Sans doute devait-elle penser que mon âge (on me donnait en général dans les trente-cinq ans) justifiait mon envie de viser plus haut et de posséder une longueur d'avance sur elle dans la course à laquelle nous étions tous invités à participer.

Je crois sincèrement que ma vieille Peugeot a été ce jour-là une chance pour cette jeune femme.

Madame Viviane habitait une maison à un étage parfaitement intégrée aux autres constructions de la rue Blériot qui semblait avoir été bâtie d'une pièce tant son unité sautait aux yeux. Sa maison se distinguait seulement par ses châssis en aluminium qui laissaient deviner un double vitrage. En collant mon nez contre la fenêtre du rez-de-chaussée, j'ai pu distinguer à travers le voilage un salon cossu composé d'un canapé et de deux fauteuils en cuir marron encerclant une table basse en verre montée sur des pieds en fer forgé. Un lustre en cristal pendait au plafond. Sur le mur du fond, un dressoir supportait trois portraits encadrés. Il n'y avait aucune trace de téléviseur, mais je me suis rappelé que madame Viviane m'avait dit, un jour, avoir fait

installer un écran plat dans sa salle à manger-cuisine qui était sa pièce préférée. Elle donnait sur un jardinet dont la vue lui était indispensable. « J'ai bien fait quelques frais récemment, mais je n'ai jamais changé ma façon de vivre », m'avait-elle confié ; ce qui pouvait laisser entendre qu'elle avait bénéficié d'une rentrée d'argent imprévue.

Elle ne souhaitait pas que je pénètre chez elle. Moi non plus. Il était préférable de garder une certaine distance entre nous. « Qu'est-ce que les voisins iraient imaginer ? » disait-elle. Madame Viviane avait une sainte horreur des commérages. Il ne me serait pas venu à l'idée non plus de la recevoir chez moi. À quel titre d'ailleurs ? Ma vie personnelle est un sujet que nous évoquions rarement. Une seule fois, madame Viviane s'est permis de franchir la barrière de ma sphère privée. « Dis-moi, Archimède, tu n'as pas de copine ? » m'avait-elle demandé avec une ironie pleine de soupçons dans sa bouche récemment rafistolée. J'ai rougi de gêne. Après, il y eut un long silence que l'on pouvait aussi mettre

sur le compte du vent qui soufflait en rafales, ce soir-là, sur Rodebec.

Rodebec est une ville moyenne, tout ce qu'il y a de plus moyenne. Moyenne basse, je dirais. Ou bassement moyenne. Tout y est très moyen. Les femmes remarquables, identifiables à leurs belles chaussures, à leur fourre-tout en cuir clouté, à leur veste de marque et à quelques détails pas anodins tels que leur façon de marcher ou d'ouvrir la portière de leur auto citadine, sont les épouses de messieurs parvenus, ce qui fait d'elles malgré tout des femmes méritantes. Qui oserait disconvenir que le service d'un homme en vue, très occupé, tellement sollicité et forcément à l'aise, ne soit une tâche ingrate? Ces dames ont de la chance, dirait-on, mais leur statut n'en est pas moins précaire. Elles savent qu'elles n'ont pas été élues par hasard, pas plus qu'elles n'ont signé sans avoir pesé le pour et le contre.

L'autre jour, par exemple, la personne d'une quarantaine d'années qui faisait la queue devant moi à la poste, moulée dans un jean Armani (c'était écrit dessus), balançait avec nonchalance un grand sac Dior

au bout de son poignet cerclé d'une montre de belle facture. On aurait pu la prendre pour une escort-girl. Mais de l'accueil et du sourire que lui a réservés la postière, j'ai déduit que ce n'était probablement pas une aventurière professionnelle, juste une jolie femme qui savait mener sa barque. En rentrant chez moi, j'ai noté dans mon carnet : *Écrire quelque chose sur les jolies femmes de R.*

Par la suite, je me suis dit que le sujet n'intéresserait pas grand monde. Les femmes peut-être mais Rodebec? J'aurais dû commencer par avouer que j'avais atterri là à la faveur d'un modeste héritage venu du côté de maman qui ne méritait pas son nom (une chambre au-dessus d'une boucherie-charcuterie). Comme je ne pouvais pas déplacer la chambre dans un lieu plus plaisant, j'y suis resté. En revanche, j'ignorais comment les jolies femmes tuaient le temps à Rodebec. Il est vrai qu'il était assez peu fréquent d'en croiser parmi l'engeance locale.